

saint Basile le Grand

50. LETTRE

A Eusèbe évêque de Samosate.

Saint Basile mande à Eusèbe de Samosate que Melèce et Théodote de Nicople l'invitent d'aller à Pérgame vers le milieu du mois de juin, pour un synode. Il prie Eusèbe de s'y rendre. Eustathe de Sebaste fut porteur de cette lettre.

Quoique je vous aie souvent écrit sur plusieurs affaires, et principalement pour m e ménager une entrevue avec vous, je n'ai pu encore Y réussir, parce que mes Lettres ne vous ont point été rendues. Le bienheureux diacre Théophraste à qui je les avais données, a été contraint de s'absenter pour des voyages, et il n'a pu vous les faire tenir, parce qu'il tomba depuis dans la -maladie dont il est mort. Voila pourquoi je vous écris fi tard, et dans une saison où je l'espère presque plus aucune utilité de mes lettres, parce que le temps presse trop. Le saint évêque Méletius et Theodore veulent absolument que j'aïlle les trouver, pour faire connaître par là l'union et l'amitié qui est entre nous, et pour remédier aux maux qui nous affligent; ils ont fixé le temps de notre entrevue à la moitié du mois de juin prochain, et le lieu du rendez-vous à Pérgame que l'apparition des martyrs et l'affluence du peuple qui y vient en foule tous les ans ont rendu si illustre. Ayant appris à mon retour la mort du diacre, et que mes lettres avaient été perdues, et voyant qu'il y a encore trente-trois jours d'ici à notre entre-vue, j'ai crû que j'étais obligé de vous récrire; j'ai envoyé mes lettres à notre vénérable frère Eustathe, afin qu'il eût le soin de vous les faire tenir, et de me renvoyer votre réponse. Il n'est pas impossible que nous nous voyions; si vous le souhaitez je ne manquerai pas de me trouver au rendez-vous. Si vous en ordonnez autrement, je m'acquitterai de la promesse que je vous fis l'année passée de venir vous trouver avec l'aide de Dieu. Nous différerons l'assemblée des évêques pour un autre temps, pourvu que mes péchés n'y apportent pas encore quelque obstacle.

55. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Il mande à Eusèbe de quelle manière il a été traite par Théodote. Il dit qu'il a trouvé Eustathe très catholique dans une conférence qu'il a eue avec lui. Il se plaint des évêques de la petite Cappadoce. Il se raille agréablement de son frère Grégoire, évêque de Nysse. Il se plaint d'un évêque nommé Palmatius, dont Maxime se servait pour persécuter l'Eglise.

Après avoir fait toutes mes diligences pour me rendre à Nicople, depuis que j'eus reçu vos lettres qui m'apprenaient que vous ne pouviez venir ici, je me suis trouvé accablé d'un chagrin qui m'a rappelé le souvenir de tous mes maux. Les détours et les déguisements de ceux qui m'avaient appelé me sont revenus à l'esprit; car m'ayant fait avertir d'abord de leur assemblée par notre très honoré frère Hellénius, ils ne se sont point mis en peine dans la suite de m'envoyer un guide pour me montrer le chemin. Mes péchés sont cause que je leur suis suspect, et j'ai eu peur de déshonorer par ma présence leur illustre assemblée. Il n'y a point d'épreuve à quoi je ne m'expose, ni de périls que je n'affronte avec vous; mais sans votre secours, je n'oserais m'exposer aux plus légères occasions. Comme l'état des affaires ecclésiastiques demandait que nous eussions avec eux quelques conférences, nous avons laissé couler le temps de cette célèbre assemblée, attendant une occasion où nous pussions nous voir plus tranquillement, et traiter les choses avec moins de bruit; et nous avons résolu, après être arrivés à Nicople d'entretenir sur des affaires très importantes à l'Eglise le saint évêque Mélece. Il refusait de se rendre à Samosate; s'il consent de faire ce voyage, j'accourrai au rendez-vous, sitôt qu'il m'aura fait réponse, car je lui ai écrit, et dés que j'aurai reçu vos lettres, qui m'apprendront à quoi je dois m'en tenir. J'avais un fort grand désir d'entretenir les évêques de la petite Cappadoce; car depuis qu'on les a mis d'une autre province, ils nous regardent comme des étrangers. Il semble qu'ils ne nous connaissent pas, qu'ils ne nous aient jamais vu, et que nous ne nous soyons jamais parlé.

On espérait aussi qu'on aurait quelque conférence avec le vénérable évêque Eustathe; je l'ai entretenu à cause des bruits qu'on répandait contre lui, qu'il biaisait sur la foi : je lui ai parlé; j'ai trouvé par la grâce de Dieu qu'il était très orthodoxe, et qu'il agissait de bonne foi. Voilà ce qui a empêché que les lettres des évêques ne vous aient été rendues; ils devaient du moins vous envoyer les miennes; j'ai été distrait par tant de soins que j'ai entièrement oublié ce qu'elles contenaient.

Je voudrais que mon frère Grégoire eût le gouvernement de quelque Eglise qui convint à son génie, c'est à dire de l'église universelle; mai puisque la chose est impossible, il faut du moins le faire évêque, pour honorer quelque Église plutôt que pour lui faire honneur à lui-même. C'est sans doute un homme d'un grand mérite non seulement il est capable d'un grand emploi; il peut même par ses talents donner du lustre au plus petites choses. Comment faut-il se comporter avec Palmatius, qui ne cesse point après tant d'avertissements d'appuyer la persécution de Maxime; cependant plusieurs entretiennent encore avec lui un commerce de lettres, parce que leur infirmité, et leurs affaires domestiques ne leur permettent pas de l'aller trouver. Persuadez-vous, mon bienheureux père, que nous avons un besoin extrême de votre présence; montrez encore une fois cette tête vénérable à la Cappadoce agitée de tant de troubles, pour la retenir sur le penchant de sa ruine.

56. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Saint Basile prie l'évêque de Samosate de se trouver à la fête de saint Eupsyque pour ordonner des évêques, et pour l'assister de ses conseils dans les chagrins que lui causait son frère Grégoire évêque de Nysse, qui tenait une assemblée à Ancyre, où il se déclarait ouvertement contre son frère Basile.

J'ai reçu vos lettres étant sur les confins de l'Arménie, et je les ai vues avec autant de plaisir, qu'en ont des matelots battus de l'orage, et agités par la violence des vents et des flots, lorsqu'ils aperçoivent de loin un phare qui leur sert de guide. Vos lettres sont très agréables et très consolantes par elles-mêmes; mais le temps où elles sont arrivées, leur a donné un nouvel agrément; je ne vous parlerai point dans quels ennuis j'étais; car j'ai résolu d'oublier tout ce qui me chagrine; mais celui qui me sert de diacre vous fera ce récit. Ma santé est entièrement ruinée, le moindre mouvement et la moindre agitation me cause des douleurs insupportables. Je souhaite que mes premiers désirs s'accomplissent par le secours de vos prières. Ce voyage m'a donné de grands embarras, parce que j'ai été longtemps sans travailler aux affaires de mon Église. Si Dieu me fait la grâce de vous revoir avant que je meure, j'aurai de bonnes espérances pour l'avenir, et je ne croirai point que Dieu m'ait entièrement abandonné. Je vous prie de faire en sorte de revenir s'il est possible, pour l'anniversaire du bienheureux martyr Eupsyque; cette assemblée se fera environ le 7. de septembre. Nous avons des affaires qui demandent de grands soins; votre secours y sera très nécessaire : il serait fort à propos que vous vinssiez pour ordonner des évêques, et pour m'assister de vos conseils dans tout ce que Grégoire de Nysse entreprend contre moi. Il tient le Synode à Ancyre, et il ne laisse passer aucune occasion de me tendre des pièges.

saint Basile le Grand

57. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Eusèbe ne vint pas au Synode qu'on devait tenir à Césarée il y envoya l'évêque Sabin, qui consola par sa présence saint Basile, des chagrins qu'il avait eus à Nicople. Il excuse la trop grande sévérité de Théodote, et le zèle qu'il témoignait pour l'observation de la discipline.

Dieu qui par sa miséricorde proportionne ses consolations à nos souffrances, qui soutient les humbles, et qui les empêche de s'abandonner à leurs chagrins, a apaisé les troubles de Nicople, et a entièrement essuyé nos larmes, en nous ramenant fort à propos le saint évêque Sabin. Il vous racontera lui-même, comme il a paru à point nommé; je n'entrerai point dans ce détail, de peur de faire ma lettre trop longue, ou qu'il ne semble que je veuille diffamer par de fâcheux ressouvenir des gens qui font devenus nos amis en changeant de conduite. Dieu nous fasse la grâce de vous revoir ici quelque jour, afin que nous puissions vous embrasser, et vous raconter tout ce qui nous est survenu; car il arrive je ne sais comment qu'on trouve du plaisir à faire le récit de ses maux. Le saint évêque nous a donné effectivement des marques d'un amour sincère; mais il a paru trop rigide et trop sévère pour ce qui regarde l'observation exacte des canons. Louez-le de son zèle, et remerciez le Seigneur, de ce que vos enfants marchent sur vos traces, et vous représentent si vivement.

58. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Eusèbe souffrait de grandes persécutions pour la défense de la foi catholique, que les Ariens voulaient détruire. Saint Basile loue son courage. Il lui témoigne le désir qu'il a de le voir, et de participer à ses souffrances.

Le souvenir que vous avez de moi, et les lettres que vous m'écrivez me causent une joie infinie, aussi bien que votre bénédiction que vous m'avez envoyée. Je voudrais bien avoir quelque part à vos peines, et aux combats que vous livrez pour l'amour de Jésus Christ. Je serais content si j'avais le bonheur de vous voir, et d'être le témoin de votre invincible patience; mais mes incommodités et mes affaires ne me permettent pas de l'espérer. Ce qui me reste, c'est de vous assurer de mes profonds respects, et de vous prier de continuer toujours à m'écrire sans vous lasser. Non seulement vos lettres me sont très utiles, elles me font honneur, et me comblent de gloire devant le monde, quand on voit qu'un homme de votre caractère et de votre mérite, qui a tant de crédit auprès de Dieu, et qui peut par ses exemples et par ses paroles rendre les autres amis de Dieu, fait quelque cas de moi.

59. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Le saint évêque Eusèbe avait été banni de son Église par la faction des Ariens. Saint Basile le console par l'espérance qu'il lui donne, que Dieu fera cesser la persécution. Il passa par Samosate en retournant de Syrie, et causa par sa présence une grande joie aux fidèles de cette Église.

Je sais combien vous avez souffert de travaux pour la défense de l'Église de Dieu; je sais encore que vous êtes accablé d'affaires, ne voulant pas vous acquitter négligemment de votre ministère, et songeant à le remplir selon la volonté de Dieu. Je connais celui de vos voisins, qui vous tend des pièges perpétuels; semblables à de petits oiseaux qui tremblent sous

l'aigle qui, vole au dessus d'eux, nous n'opérons nous écarter du nid. Je suis instruit de tout cela : mais le désir est quelque chose de bien violent; il fait espérer et entreprendre l'impossible; il n'y a rien de plus fort que la confiance qu'on a en Dieu; ce n'est point par une passion aveugle, c'est par la force de la foi que je me persuade que des choses qui semblent désespérées réussiront, et que les obstacles qui paraissent insurmontables se dissiperont sans peine, afin que vous puissiez retourner à votre chère Église, et qu'elle ait le bonheur de vous revoir et d'entendre votre voix. Ne trompez pas son espérance; étant retourné de Syrie, et lui ayant déclaré ma commission, quelle joie ne lui ai-je point causé par une si bonne nouvelle, et par des promesses si avantageuses ? Ne différez donc point s'il est possible, votre visite à un autre temps; je crois que je n'aurai pas le bonheur de vous accompagner, mon mal s'est tellement augmenté, qu'il mettra bientôt fin à cette vie infortunée.

60. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

L'Eglise que gouvernait saint Basile était fort mal traitée par les Ariens. Il conjure Eusèbe de demander à Dieu par ses prières le secours du ciel dans des temps si douloureux.

Ce n'est point pour vous faire paraître nos maux plus grands qu'ils ne sont, que je vous en parle souvent dans mes lettres; c'est afin de nous soulager par nos gémissements et par nos soupirs, qui ont coutume d'adoucir les douleurs secrètes. C'est aussi afin de vous engager à redoubler vos prières pour l'Eglise. Moïse priaït incessamment pour le peuple, et le voit les mains au ciel depuis le matin jusqu'au soir, tandis qu'on combattait contre Amalec : il ne les abaissait point pendant tout le temps que durait la bataille.

61. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Demophile par ses souplesses, et par ses artifices s'était placé sur le trône de l'église de Constantinople. La foi de cet évêque était fort suspecte à saint Basile. Il en dit son sentiment à Eusèbe. Il déplore le malheur des Églises d'Orient, que l'hérésie Arienne infectait, et qui étaient encore divisées par des schismes.

J'ai enfin trouvé avec bien de la peine un homme qui veut bien vous porter mes lettres; on est si effrayé de l'hiver, qu'on n'a pas le courage de mettre le pied hors du logis. Nous sommes tellement enveloppés dans les monceaux de neige que nous avons été obligés de nous renfermer pendant deux mois dans nos maisons, comme ces gens qui vivent dans des cavernes. Vous aurez la bonté de m'excuser si j'ai différé si longtemps à vous mander ce qui s'est passé à Antioche; vous n'ignorez pas à quel point les Cappadociens sont timides et pesants, et quelle peine ils ont à se remuer. Il me semble qu'il serait assez hors d'œuvre de vous raconter des choses qu'apparemment vous savez déjà; cependant comme il n'y a aucun inconvénient à vous redire ce que vous n'ignorez pas, j'ai jugé à propos de vous envoyer les lettres que le lecteur m'a apportées. Il y a déjà longtemps que Démophile est à Constantinople, comme on nous le mande. Tous ceux qui arrivent ici disent de concert, qu'il contre-fait le dévot et l'homme zélé pour la vérité, et que son hypocrisie lui réussit si bien, que toutes les factions de la ville se réunissent à son parti, et que quelques évêques voisins y sont entrés. Les nôtres ne sont pas meilleurs qu'on l'avait espéré; à peine étiez-vous parti, qu'ils sont venus en foule. Ils ont dit des choses fort fâcheuses, et en ont fait de bien déplorables; et quand on s'est séparé, le schisme était plus grand que jamais : il n'y a que Dieu qui sache si nos affaires changeront de face, et s'ils renonceront à leur impiété; voila où nous en sommes réduits. Du reste l'Eglise se soutient toujours par la grâce de Dieu; nous le prions avec plus d'ardeur que jamais de vous ramener bientôt en ce

pays-ci, afin que vous puissiez nous faire part de votre bonne doctrine. Ma santé n'est pas meilleure qu'à l'ordinaire.

80. LETTRE

A Eusèbe évêque de Samosate.

Il s'excuse de ce qu'il lui écrit si rarement : la rigueur de l'hiver, et le peu de commerce qu'il y avait entre Césarée et Samosate ne lui permettaient pas d'écrire plus fréquemment. Il lui mande que sa santé est désespérée et qu'il ne lui reste guère de temps à vivre. Il n'entre point dans le détail des affaires du temps.

J'ai reçu une seconde lettre de votre part depuis celle que les officiaux m'ont apportée; si je ne vous ai pas écrit aussi souvent que je l'eusse souhaité, c'est qu'on trouve rarement des gens qui aillent en votre pays. Cependant je vous ai écrit plus de quatre lettres, dans lesquelles j'ai mis toute cachetée celle que vous m'envoyiez de Samosate, pour notre très honoré frère Leontius et le priais en même temps de faire en sorte que celui qui a le soin de la maison du vénérable frère Sophronius se donnât la peine de me faire tenir vos lettres. Comme elles passent par tant de canaux, il a pu arriver par la négligence, ou par les embarras de ceux à qui je les adressais pour vous les rendre, qu'elles ne soient pas tombées entre vos mains; excusez-moi donc s'il vous plaît, si vous en recevez si peu. Mais comme je devais bien vous envoyer une personne exprès, et que je ne l'ai pas fait, vous avez raison de vous plaindre, et vos reproches sont bien fondés. Je vous dirai cependant que l'hiver a été si rude que les chemins ont été entièrement impraticables jusqu'à Pâques, et il ne s'est trouvé personne assez hardi pour s'y exposer. Quoique nous ne manquions pas de gens, cependant ils ne sont point faits pour le voyage, parce qu'ils ne se mêlent point de négoce, et qu'ils n'aiment pas trop à s'éloigner de leurs pays; ils n'exercent que des métiers sédentaires pour gagner de quoi vivre chaque jour. J'ai tiré de la campagne celui qui vous porte mes lettres. Il vous informera exacte ment de l'état de nos affaires; et j'espère qu'il nous apprendra avec l'aide de Dieu en quel état sont les vôtres. Notre cher frère Eusèbe lecteur meure d'envie de vous aller voir; je le retiens jusqu'à ce que le beau temps soit de retour. Car je crains comme il est fort délicat, et qu'il n'est point accoutumé à la fatigue du voyage, qu'il ne devienne malade. Il serait inutile de vous raconter ce qui est arrivé de nouveau dans l'Orient, puisque nos frères vous le diront mieux de bouche. Lorsque je vous décris ceci, ma santé est dans un état si pitoyable, que je désespère d'en réchapper : j'aurais assez de peine à vous décrire tous les maux dont je suis accablé, ma faiblesse, la fièvre, ma mauvaise constitution; tout cela me fait croire que je ne suis pas fort éloigné de la fin d'une vie si misérable et si douloureuse.

81. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Saint Basile décrit l'état pitoyable où ses infirmités l'avaient réduit : il loue le zèle qu'Eusèbe avait fait paraître dans les calamités de l'Eglise : il s'excuse sur sa maladie de ce qu'il n'est point allé le trouver : il l'assure qu'il n'oublie rien pour se défendre des pièges de ses ennemis.

Isaac vous raconter à mieux que je ne saurais faire, en quel état il m'a trouvé, quoiqu'il ne soit pas assez éloquent pour vous exprimer d'une manière pathétique les maux que je souffre. Tous ceux qui m'ont un peu pratiqué connaissent allez combien m a santé est mauvaise; lors que je crois m e porter mieux, je suis encore plus malade, que ceux dont la vie est désespérée; on peut conjecturer par-là quelle est la malignité de mon mal, quand il est dans toute fa force. Il était juste, excusez un homme à qui la fièvre ôte une partie de sa raison; il était juste qu'étant

naturellement valétudinaire, j'eusse une santé robuste, ayant changé d'état et de condition; mon mal va toujours en empirant, parce que les maladies sont des punitions de Dieu, qui me châtie, comme je le mérite, par un surcroît de nouvelles douleurs, et ajoutant infirmités sur infirmités. De sorte que tout le monde voit assez qu'il faut que je meure à la fin; si ce n'est que Dieu par sa miséricorde, pour me donner le temps de faire pénitence, ne me soulage un peu, et n'apaise la violence de mes maux, comme il a déjà fait plusieurs fois, les choses tourneront comme il plaira à Dieu, et pour mon plus grand bien. Qu'est-il besoin que je vous dise que les affaires ecclésiastiques sont dans un état déplorable ? tandis que nous travaillons à nôtre propre sûreté, nous négligeons nos voisins, et nous ne faisons pas réflexion que quand la république est désespérée, il faut que les particuliers périssent. Il y a longtemps que vous aviez prévu et prédit tous ces malheurs; vous les avez souvent annoncés; vous vous étiez mis en devoir d'y remédier; vous aviez excité les autres par vos lettres; vous attendiez qu'on vint vous seconder; que n'avez-vous point entrepris; que n'avez-vous point dit pour inspirer à tout le monde une partie de votre zèle ? nous nous en ressouvenons à toutes les disgrâces qui nous arrivent, et nous n'en profitons point. Il y a longtemps que je serais allé vous trouver, si mes péchés ne m'eussent privé de ce bonheur, et si je n'eusse attendu pendant deux mois notre cher frère Eustathe, qui a été arrêté par une dangereuse maladie, espérant de jour en jour qu'il reprendrait sa santé; tous ceux qui sont avec moi ont aussi été malades, je l'ai été moi-même. Voilà les obstacles qui m'ont empêché d'aller ou vous êtes. Ce n'est pas que je sois d'un grand secours pour la république; mais le commerce que j'aurais eu avec vous m'eût été très profitable à moi-même. Je ne crains point qu'on me fasse d'affaires, parce que je me tiens sur mes gardes, pour éviter les embuches de mes ennemis. Je prie Dieu de vous conserver la vie, de protéger un si zélé défenseur de la foi et un hiérarque si sage, et de m'accorder la grâce de vous voir encore une fois le bien de mon âme, avant que je meure.

82. LETTRE

A EUSEBE EVEQUE DE SAMOSATE.

Il le conjure de se souvenir de lui dans ses prières. Il l'entretient dans l'espérance qu'il à encore de l'aller voir dès le moment que sa santé le pourra permettre.

Il me semble que je suis paresseux à vous écrire; cependant je me vois dans la nécessité de le faire. Quand je considère l'obligation que j'ai d'aller vous trouver, et l'utilité que je retirerai de nos conférences, je crois qu'il est inutile de vous écrire, parce qu'on ne peut vous exprimer dans une lettre les choses telles qu'elles sont, ni approcher même de l'ombre de la vérité. Mais aussi quand je fais réflexion qu'il ne me reste plus que cette ressource, après avoir perdu des avantages si considérables, je juge que je ne dois point négliger le secours d'une lettre pour avoir le bonheur d'entretenir un homme tel que vous, et pour le prier à mon ordinaire de se souvenir de moi dans ses prières. Je n'ai pas encore perdu entièrement l'espérance de vous voir quelque jour. J'aurais quelque espèce de honte de me défier de vos prières, et de croire qu'elles n'eussent pu m'obtenir la grâce de me rajeunir, s'il est nécessaire, et de me donner une santé forte et robuste quoique je sois si faible et si infirme, et que je n'aie que la peau et les os. Il serait bien difficile de vous dire en détail toutes les raisons qui m'ont empêché jusques ici d'aller vous trouver non seulement parce que je suis effectivement malade, mais aussi parce que je n'ai nul talent pour vous bien représenter tous les maux dont je me suis trouvé accablé tout à la fois; la fièvre ne m'a point quitté depuis Pâques, j'ai été attaqué de fluxions et d'une colique si violente, que je croyais à tous moments succomber, je n'en suis pas encore revenu. Notre frère Barachus vous dira en quel état je suis maintenant; quoique son récit demeure peut-être au-dessous de la vérité, il vous fera du moins comprendre les raisons de mon retardement; je suis persuadé que je serai guéri de tous mes maux dès le moment que vous me recommanderez à Dieu dans vos prières.

saint Basile le Grand

83. LETTRE

A Eusèbe, évêque de Samosate.

La persécution des Ariens recommença plus fortement que jamais saint Basile en parle à Eusèbe. Il lui apprend qu'on a enlevé aux catholiques l'église de Tarse, qui était comme le centre de l'unité de l'Isaurie, de la Cilicie et de la Cappadoce. Il dit que les catholiques ne peuvent se consoler qu'en ne faisant point de réflexion sur la grandeur de leurs malheurs. Il loue le zèle et la vigilance d'Eusèbe.

Comment pourrai-je garder le silence dans la conjoncture où je me trouve ? et de quels termes me servirai-je pour bien dépeindre ce qui se passe ? J'aimerais mieux que ma voix ressemblât plutôt à des larmes qu'à des soupirs pour faire sentir la grandeur de notre infortune. Nous avons perdu Tarse; quoique cette perte soit grande, ce n'est pas la seule que nous ayons faite. Peut-on se consoler de voir périr, par la détestable lâcheté de deux hommes, une si grande ville, qui avait travaillé si heureusement à pacifier l'Isaurie, la Cilicie, la Cappadoce et la Syrie; tandis que nous perdons le temps à délibérer, et que nous nous regardons sans rien faire ?

Je crois qu'il faut imiter dans cette aventure la politique des médecins; lorsque la violence du mal est excessive, ils tâchent de l'étourdir, et de mettre le malade dans un assoupissement qui le rende comme insensible; voila à peu près ce que nous devons faire pour ne pas sentir tout le poids de nos malheurs. Nous n'avons point de meilleur remède dans les maux qui nous accablent, que de recourir à vous, et d'adoucir l'amertume de nos chagrins par le souvenir de vos bontés. Les yeux qui se sont accoutumés à regarder fixement des objets fort éclatants, ont moins de peine à regarder des objets vers et bleus, dont la couleur est plus douce; c'est ainsi que nous diminuons l'aigreur de nos chagrins, en nous ressouvenant combien vous êtes commode et vigilant et avec quelle ardeur vous vous êtes comporté dans cette affaire si nous en voulons juger sainement, nous conviendrons qu'elle n'a point manqué par votre faute, et vous méritez que Dieu récompense votre zèle. Je prie le Seigneur qu'il vous donne encore à son Église, et à nous pour notre bien, et pour la sanctification de nos âmes, et qu'il m'accorde la grâce de vous voir encore, et de vous entretenir.

93. LETTRE

A Eusèbe évêque de Samosate.

Tandis qu'on travaillait à pacifier et à réunir Orient et l'Occident, saint Basile qui avait en quelque relâche dans ses infirmités, retomba malade durant l'hiver; de sorte qu'il ne pût s'exposer à un voyage pour aller trouver Eusèbe qu'il avait fort envie de voir.

Depuis que par la grâce de Dieu, et par le secours de vos prières, je me suis senti un peu soulagé, et que les forces me sont revenues, j'ai toujours été retenu à la maison par la violence du froid, qui ne me permet pas de sortir; quoique l'hiver soit plus supportable qu'à l'ordinaire, que m'empêche non seulement d'entreprendre un voyage, mais même de mettre le pied hors du logis. C'est une grande douceur pour moi, de pouvoir vous entretenir par lettres, et de me nourrir de l'espérance de recevoir vos réponses. Si je trouve quelque occasion favorable, si Dieu me conserve la vie, et que la famine ne rende pas les chemins impraticables, mes vœux seront bientôt accomplis, j'aurai la joie de vous embrasser dans votre maison, et je puiserai à loisir dans tes trésors de la sagesse dont vous êtes rempli.

100. LETTRE.

A Eusèbe, évêque de Samosate.

Eusèbe croyait que saint Basile travaillait trop mollement pour rétablir la paix dans l'Eglise. Il lui en écrivit, se plaignant de deux choses; la première, de ce qu'il ne venait point le voir; la seconde de ce qu'il abandonnait l'Eglise à ses ennemis par sa paresse. Saint Basile s'excuse sur sa mauvaise santé et sur la mésintelligence des évêques qui ne voulaient point avoir de commerce avec lui.

J'ai déjà reçu deux lettres de votre part, l'une m'apprend clairement combien tout votre peuple me souhaite, et quel chagrin je leur ai causé, en ne me trouvant pas à leur synode. La seconde lettre, que j'ai croisé de plus vieille date, à en juger par l'écriture, mais que j'ai reçu la dernière, était pleine de sentiments dignes de vous, capables de ranimer mon zèle, et le soin que je dois avoir de l'Eglise de Dieu, pour empêcher que nos ennemis ne s'ingèrent dans le ministère, ce qui avancerait leurs affaires, en ruinant les nôtres. Il me semble que j'ai fait réponse à ces deux lettres; mais comme je ne suis pas trop assuré que ceux à qui je m'étais fié se sont bien acquittés de leur commission, j'y répondrai de nouveau, pour me disculper envers vous. Pour ce qui regarde mon absence, l'excuse dont je me suis servi est très bien fondée; je crois que vous avez entendu parler d'une maladie où je suis tombé qui m'a conduit jusqu'aux portes du tombeau; les restes de cette maladie que je traîne encore paraîtraient insupportables aux autres, et suffiraient pour les rendre bien malades. Pour répondre à l'autre chef, et à l'avis que vous me donnez, d'empêcher que nos ennemis ne s'emparent des Eglises par ma négligence; je vous avertis que les évêques de notre communion n'ont point voulu avoir de commerce avec moi, ou par lâcheté, ou parce que je leur suis suspect, et qu'ils ont pris des ombrages de ma conduite; ou il faut l'attribuer aux artifices du démon qui s'oppose toujours aux bonnes œuvres. Si l'on en croit les apparences, il semble que nous agissions de concert, depuis que Bosphorius s'est déclaré de notre parti; mais en effet, ils ne conspirent point avec nous dans toutes les choses de conséquence. Le chagrin que j'en ai pris a tellement usé mes forces, que j'aurai besoin de beaucoup de temps pour me remettre, parce que mes ennuis redoublent mes infirmités. Qu'eussé-je fait, puisque les canons, comme vous le savez fort bien ne permettent pas qu'un seul homme se charge de tant d'affaires ? J'ai tout tenté, il n'y a point d'inventions à quoi je n'aie eu recours par mes lettres, par des conférences; car j'ai été les trouver jusqu'à la ville, pour dissiper par ma présence les faux bruits qui avaient couru de ma mort; leur faisant ainsi connaître que j'étais encore en vie par la grâce de Dieu, je leur ai dit tout ce que j'ai cru être obligé de leur dire. L'état où ils voient les choses les couvre de honte, et ils promettent de s'acquitter de leur devoir; mais ils n'ont pas plutôt tourné le dos, qu'ils reprennent leurs premiers sentiments. Voilà où nos affaires sont réduites maintenant. Dieu nous a manifestement abandonnés, parce que la charité est refroidie, et que l'iniquité a prévalu. Servez vous du pouvoir que vous avez auprès de Dieu pour nous tenir lieu de tout. Peut-être serai-je bon à quelque chose, ou si mes peines sont inutiles, du moins on n'aura rien à me reprocher.

101. LETTRE

Au même

Il avertit l'évêque de Samosate de se défier de ceux qui font semblant d'être catholiques, et qui ne le sont pas en effet. Il lui déclare qu'il ne communiquera jamais avec ceux qui ne reçoivent pas la foi de Nicée, ou qui diront que le saint Esprit est une pure créature : il dit cependant qu'il faut les ménager, et les traiter avec douceur pour tâcher de les ramener à la foi.

Je ne saurais assez faire connaître par les effets l'empressement que j'ai de voir la paix rétablie dans l'Eglise de Dieu; mais j'en ai un désir si ardent dans le cœur, que je sacrifierais volontiers ma vie, pour éteindre cette flamme et ces dissensions que l'esprit malin a suscitées. Si l'ardeur que j'ai pour la paix n'eût troublé mon repos, je serais allé jusqu'aux confins de Colonie. Je souhaite donc la véritable paix, telle que le Seigneur nous l'a laissée : quoiqu'en veuillent dire ceux qui cachent par leurs malignes interprétations de déguiser la vérité, qu'ils disent tout ce qui leur plaira, ils se repentiront peut-être quelque jour d'avoir tenu de pareils discours. Je vous exhorte de vous souvenir toujours de vos premières résolutions; ne suggérez point d'autres réponses pour les questions qu'on vous propose; ne donnez point trop de jour à leurs sophismes, qui sont mal exprimés, et qui n'ont de force contre la vérité que par la malignité de ceux qui les débitent; je ne me suis servi que d'expressions simples, aisées à entendre et à retenir, quand j'ai traité avec ceux qui ne reçoivent point la foi de Nicée. Je ni aucune société avec ceux qui osent dire que le saint Esprit est une pure créature. Cet homme au lieu de répondre juste à ce que je lui proposais, a fait les rapsodies que vous m'avez envoyées. Ce n'est point manque d'esprit, ni qu'il ne comprît bien les conséquences qu'on devait tirer de mes principes; mais il a crû éblouir le peuple, et se faire distinguer en niant nos propositions; et que s'il était dans notre parti, il ne serait plus en état de se faire remarquer. Prenons garde qu'il ne nous impose par ses artifices, et qu'après en avoir trompé tant d'autres il ne vous trompe vous même, vous qui êtes si sage et si prudent; il faut l'obliger de répondre nettement et positivement à la question qu'on lui a proposée. Qu'il déclare s'il est du parti des ennemis de la foi, ou s'il n'en est pas. Si vous pouvez lui persuader de faire toutes ces démarches, et de m'envoyer des réponses positives telles que je les demande, je consens que l'on m'accuse de tout le mal qu'on a fait. Je veux bien être responsable de tout, et vous pourrez après cela mettre mon obéissance à toutes sortes d'épreuves. Mais tandis qu'on ne fera rien de tout ce que je viens de dire, permettez-moi de vous déclarer, mon très saint père, que je ne saurais me présenter à l'autel avec un esprit hypocrite; car sans cela, pourquoi me serrais-je séparé de la communion d'Evippius : cet homme si éloquent qui a été si longtemps dans les premiers emplois, à qui j'avais donné tant de fois avec justice des marques d'une amitié sincère ? Si j'ai eu raison de faire tout cela pour la vérité, je me rendrais ridicule, si je suivais maintenant le parti de ceux qui sont dans les sentiments d'Evippius, par la complaisance qu'ils ont pour des hommes qui sont les beaux esprits, et qui se piquent d'éloquence. Je ne dis pas pour cela qu'il faille entièrement nous déclarer contre ceux qui ne reçoivent point la foi de Nicée : la charité nous oblige d'en prendre soin de leur écrire, de les consoler par des sentiments de compassion, et de tâcher de les ramener à la foi de nos pères, en leur expliquant leur doctrine, s'ils la reçoivent nous nous unissons à eux. Si nous ne réussissions point, nous nous contenterons d'être unis entre nous; nous bannirons de notre société cette diversité de sentiments, pour vivre selon la simplicité de l'Evangile à la façon des premiers fidèles, qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. S'ils écoutent vos conseils, c'est le meilleur parti qu'ils puissent prendre. S'ils n'en veulent rien faire, faites-moi connaître ces esprits factieux qui aiment les dissensions et le trouble, et ne me parlez jamais de me réconcilier avec eux.

110. LETTRE

Au Eusèbe, tandis qu'il était en exil.

Eusèbe de Samosate fut exilé en Thrace. Saint Basile lui écrivit pour l'encourager à souffrir généreusement la persécution des ariens, qui s'allumait tous les jours plus furieusement. Il le prie de lui mander en quel état sont les choses. Il n'osait l'envoyer visiter, parce que les chemins étaient remplis de voleurs et de soldats.

Dieu a fait paraître de nos jours qu'il n'abandonne point ceux qui le servent, puisqu'il vous a protégé si ouvertement contre ceux qui attentaient à votre vie. Il vous est arrivé à peu près la même chose qu'à Jonas, qui fut trois jours dans le ventre d'un monstre marin, sans souffrir aucune incommodité, ou qu'aux trois enfants d'Israël, qui ne furent point endommagés par le feu dans la fournaise de Babylone. Dieu vous a conservé au milieu des

troubles qui vous environnent, et il vous conservera à l'avenir par sa grâce, afin que nous puissions avoir encore le bonheur de vous voir, si nous vivons, et les autres qui attendent votre retour avec autant d'empressement, que s'il s'agissait de leur propre vie. Je suis très persuadé que Dieu se laissera attendrir par les larmes et les gémissements des fidèles qui passent les jours et les nuits en prières, pour lui demander la conservation de votre vie.

Notre cher frère Libanius nous a appris en passant ici tout ce qu'on avait fait contre nous avant son arrivée il serait très à propos que nous sussions ce qu'on a fait depuis ce temps-là. La persécution s'allume tous les jours de plus en plus en ces lieux-là. Mandez-moi toutes choses le plutôt qu'il vous sera possible; et lorsque le très pieux frère Paul retournera, instruisez de l'état de votre santé. Comme je sais que les chemins sont remplis de voleurs et de bandits, je craindrais d'être l'occasion de sa mort, s'il tombait entre leurs mains. Si Dieu ramène la paix et la tranquillité, après le départ des troupes, je ne manquerai pas d'envoyer quelqu'un vous visiter de ma part, pour m'informer de tout ce qui vous regarde.

137. LETTRE

A Eusèbe évêque de Samosate.

Démostène après avoir chassé saint Grégoire évêque de Nysse sur l'accusation d'un misérable, indiqua à Nysse un synode des évêques de Galatie et de Pont, où il fit ordonner un évêque en la place de saint Grégoire; ces mêmes évêques vinrent à Sébaste, pour mettre un homme de leur parti à Nicople en la place de Théodote, qui venait de mourir; les Nicopolitains s'y opposèrent, et ne voulurent point recevoir cet évêque.

Je vous aurais écrit par le vicaire de Thrace et par un certain trésorier de Philippolis, qui allait d'ici en Thrace, car je l'avais prié très instamment de m'avertir quand il partirait; mais le vicaire n'est point venu prendre ma lettre; il entra la nuit dans la ville, tandis que je visitais les paroisses voisines, et il en sortit de si grand matin, que les officiers de l'église ne s'aperçurent point de son départ, de sorte que mes lettres me sont demeurées. Le trésorier est parti, sans me dire adieu, et sans me demander mes lettres. A la réserve de ces deux hommes, je n'ai trouvé personne qui allât au lieu où vous êtes. J'ai bien du chagrin de ne pouvoir vous écrire, et de ne point apprendre de vos nouvelles. Je voudrais pouvoir vous faire un détail de tout ce qui se passe chaque jour; il y avait tant de choses à vous dire, et de si surprenantes, qu'on aurait besoin d'en faire un journal; je l'aurais fait, n'en doutez pas, si les accidents qui me sont arrivés coup sur coup, ne m'avaient fait penser à d'autres choses. Ce vicaire qui est la cause principale de mes malheurs est arrivé ici; je ne sais s'il n'est point infecté du poison de l'hérésie; il est fort ignorant, je crois qu'il ne se met guère en peine de ces sortes de choses; il a bien d'autres soins, et je remarque qu'il s'occupe nuit et jour à d'autres emplois; mais du moins il favorise le parti des hérétiques. Il a autant d'empressement pour eux, que d'aversion pour moi. Il a rassemblé au milieu de l'hiver un synode de réprochés dans la Galatie; il a chassé Hypsius, et il a mis Ecdicius à la place. Il a commandé qu'on y conduisit mon frère, et il l'a fait accuser par un misérable. Enfin après s'être appliqué pendant quelque temps aux fonctions militaires, il est retourné plein de dépit et de colère, et il a livré par un édit tout le clergé de Césarée au sénat. Il a tenu ses assises à Sébaste pendant plusieurs jours, et il a assujetti tous les ordres à ses jugements; après avoir distingué tous les sénateurs qui étaient de notre communion, il les a condamnés aux travaux publics, et il a comblé d'honneurs les partisans d'Eustathe. Il a indiqué à Nysse le synode des évêques de la Galatie et du Pont, ils ont obéi à ses ordres, et ils ont député aux Églises un certain homme, dont je ne saurais bien vous dépeindre le caractère; mais vous pouvez assez deviner ce que c'est par l'emploi qu'il se donne, en s'assujettissant aux volontés de ces gens-là. Depuis que je vous ai écrit, cette troupe est arrivée à Sébaste, pour se joindre à Eustathe, et pour ruiner de concert les affaires des Nicopolitains, car le bienheureux Théodote est mort; jusques ici ils ont constamment résisté aux premières attaques du vicaire, qui a fait tous ses efforts pour leur persuader de recevoir Eustathe et un évêque qu'il a consacré; mais comme il voit qu'ils n'y consentiront jamais de leur plein gré, il emploie la force et l'insolence pour introduire cet évêque. Il

court encore un bruit de je ne sais quel synode, où ils m'ont appelé pour tâcher de m'attirer à leur communion, ou pour continuer dans leurs anciennes pratiques. Voilà l'état des affaires ecclésiastiques. Pour ce qui me regarde en particulier, j'aime mieux ne vous point parler de ma santé; je vous affligerais, en disant la vérité, et je ne saurais mentir.

138. LETTRE

Au même.

Les ariens étaient plus puissants que jamais, ils avaient eu assez de crédit pour faire chasser de son siège saint Grégoire de Nysse, et pour faire mettre à sa place un misérable. Ce nouvel évêque s'appelait Fronton, qui faisait d'abord semblant d'être du parti des orthodoxes. Il parle d'un voyage qu'on doit faire en Occident. Il se plaint du faste des Occidentaux, et témoigne que leur foi lui est suspecte.

Le Seigneur m'a fait naître l'occasion de vous entretenir par mes lettres, que notre très cher frère Antiochus vous rendra; je vous exhorte de continuer comme vous avez commencé, et de prier toujours Dieu pour moi. Adoucissez par vos lettres le chagrin que votre absence me cause. Demandez à Dieu sur toutes choses qu'il nous délivre de la persécution des méchants qui tyrannisent le peuple, et qui nous rappellent le souvenir de la captivité des Juifs. L'ambition qu'ils ont de dominer croît à mesure que l'autorité de l'Eglise s'affaiblit. L'épiscopat est abandonné à de misérables esclaves; les serviteurs de Dieu, ni ceux qu'on a refusés n'osent s'opposer à leurs brigues : ceux qu'Anisius disciple d'Evippius et Ecdicius ont envoyés sont de ce nombre, celui qui lui a donné le gouvernement de l'Eglise en sera responsable devant Dieu,

Ils ont chassé mon frère du siège de Nysse, et ils ont mis en sa place un homme de rien, qui ne s'applique qu'à la ruine de la foi, du même caractère que ceux qui l'ont élu. Ils ont établi dans la ville de Doare un homme pernicieux, valet d'Orsélius, qui s'est enfui de la maison de ses maîtres; mais ils l'ont choisi par complaisance pour une femme impie, qui abusait de George comme du ministre de toutes ses volontés, et qui en fait autant maintenant de celui-ci; voilà comme ils déshonorent l'épiscopat. Peut-on assez déplorer l'état des affaires des Nicopolitains et du malheureux Fronton, qui faisait d'abord semblant de défendre le parti de la vérité, mais enfin il s'est trahi lui-même, en trahissant lâchement la foi. Pour le prix de sa trahison, il est tombé dans une éternelle infamie; il se flatte d'être monté à l'épiscopat par leurs suffrages, mais en effet il est devenu l'exécration de l'Arménie entière. Cependant ils osent tout entreprendre, et ils ne manquent point de complices.

Notre cher frère Antiochus sait assez le détail des affaires de Syrie, et il vous en instruira. Dorothée vous a raconté ce qui se passe dans l'Occident; il faut lui donner encore quelques lettres, quand il sera sur le point de partir; peut-être que Santésime l'accompagnera dans le voyage; il parcourt tout l'Orient avec un grand zèle, et il apporte des lettres et des souscriptions des plus illustres personnages. Je ne sais encore ce qu'on doit écrire par eux, ni de quelle manière on doit traiter avec ceux qui ont écrit; si vous rencontrez bientôt ceux qui doivent venir ici, mandez-moi ce que vous en pensez. Je me sers de cette maxime de Diomède, ne le priez point, parce que c'est un homme orgueilleux. Quand on a trop d'égards pour les personnes fières, elles en deviennent plus insolentes: pourvu que le Seigneur nous assiste avons-nous besoin d'autre secours ? Mais si sa colère dure toujours; quelle utilité et quelle assistance retirerons-nous du faste et de l'orgueil des Occidentaux ? Ils ne connaissent point la vérité, ils ne veulent pas souffrir qu'on les en instruisse; ils sont remplis de préjugés, ils font maintenant ce qu'ils ont déjà fait au sujet de Marcel; ils disputent contre ceux qui leur annoncent la vérité, et ils sont les auteurs de l'hérésie. Pour moi j'étais d'avis d'écrire à leur chef une lettre sans sceau, et de ne leur parler que par énigmes des affaires ecclésiastiques, parce qu'ils ne sont pas assez instruits de la vérité, et qu'ils ne prennent pas les voies de s'en éclaircir. J'avais envie de leur mander en général, qu'il ne faut point insulter ni affliger de nouveau ceux qui sont déjà assez accablés, et

saint Basile le Grand

que les dignités ne sont point faites pour inspirer de l'orgueil; ce seul vice suffit pour faire encourir l'indignation de Dieu.